

Édition critique de Groulx

XIV. Lionel Groulx ou le nationaliste des premières heures tel que révélé dans le *Journal* (1895-1911)

Giselle Huot

Volume 37, Number 3, décembre 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/304200ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/304200ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Huot, G. (1983). Édition critique de Groulx : xIV. Lionel Groulx ou le nationaliste des premières heures tel que révélé dans le *Journal* (1895-1911). *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 37(3), 517-523.
<https://doi.org/10.7202/304200ar>

ÉDITION CRITIQUE DE GROULX

XIV — *Lionel Groulx ou le nationaliste des premières heures tel que révélé dans le Journal (1895-1911)**

2. L'engagement nationaliste de Lionel Groulx: du rêve à l'action

Au moment où Groulx est déjà résolument entré dans l'action, il écrit que «Le rêve est la préface de l'action. Et dans son «devenir», qu'est-ce autre chose, une action noble, qu'un lambeau de beauté morale découpée en plein rêve? Les rêves de sa jeunesse sont la première ébauche de l'histoire d'un pays» (*Une croisade d'adolescents*, Québec, L'Action sociale, 1912: XIV).

L'illustration de son cheminement du rêve à l'action, des promesses aux premières réalisations, nous montrera son penchant naturel pour le combat et l'envoûtement qu'exercent sur lui les causes «malheureuses», «décriées» ou «vaincues», son désir d'être un soldat ou chevalier se portant à la défense des deux grands amours de sa vie, la Patrie et la Religion, avec pour frères d'armes les jeunes dont il revendique l'honneur de contribuer à la formation et qu'il prépare pour le combat au moyen de la parole, de l'écriture et de l'action sous plusieurs formes.

A. *La vocation du combat*

Collégien, à l'époque où il n'a pas encore fixé le choix d'une carrière et défini clairement sa vocation, Groulx rêve en tout cas d'être combattant:

J'ignore si ce sont là ce qu'on est convenu d'appeler des illusions, mais mes rêves à moi ne portent pas sur les attractions du monde: je méprise le monde et son art, ses séductions n'ont rien pu sur mes dix-huit ans. Non malgré mes faibles ressources, mes humbles talents, quand je plonge dans l'avenir, j'aime à me voir combattant. La lutte me grise et m'entraîne. Je ne suis pas né lutteur, toutefois c'est l'état de vie qui me sourirait le plus (II: 55-56 mss — 30 mars 1897).

Cette propension à la lutte, au combat est d'ailleurs attestée par toute la terminologie militantiste qu'on retrouve dans le *Journal*, comme

* La première partie de cette étude intitulée: «De quelques événements et personnages historiques mentionnés dans le *Journal*» a paru dans RHAF, 37, 1 (juin 1983): 148-154.

dans les écrits de cette période: arme, armée, armer, armure, bataille, bataillon, se battre, bouclier, combat, combattant, conquête, champ de bataille, croisé, croisade, chevalier, drapeau, épée, étendard, guerrier, héros, héroïque, héroïsme, lutte, lutter, lutteur, preux, soldat, vaincre, vainqueur, victoire, etc.

Le combat est d'autant plus grand et plus noble qu'il s'attaque à un but difficile. Cet amour de la lutte le conduit donc inexorablement du côté des causes «vaincues», «décriées» ou «malheureuses». Car «Les hommes vraiment grands sont ceux (...) qui savent mettre leur conviction avant le succès, combattre les injustices régnantes et dire leurs faits aux erreurs en crédit. Ce sont ces vaillants qui ont aimé les belles causes décriées, et qui se sont montrés, au besoin, pour les soutenir, amants enthousiastes de la défaite et de l'impopularité» (III: 21-22 mss — 6 novembre 1897).

Et lorsque, quatre ans plus tard, Groulx se souvient de son adolescence, c'est ainsi qu'il la raconte:

Plus tard adolescent, quand les félonies de l'histoire se sont déroulées devant mes yeux, je me suis fait le chevalier errant de toutes les causes décriées ou malheureuses; j'ai goûté le charme de fascination qu'exerce sur le coeur du jeune homme ce qui a souffert et si comme les paladins d'autrefois, j'eusse voulu donner à mon épée un nom qui eut marqué ses services et ses exploits, il eut fallu l'appeler «l'Infatigable» (V: 79-80 mss — 15 octobre 1901).

Ses discours prononcés à la Société Ducharme, société de débats au Séminaire de Sainte-Thérèse, sont là pour en témoigner; il lui arrive en effet très fréquemment de se prononcer en faveur d'une motion qui sera perdue, ou contre une motion qui sera gagnée (Archives de la Société Ducharme, A.N.Q.M., Fonds du Séminaire de Sainte-Thérèse, 06P107 (M-77-37), #89A et #89B).

Ces luttes vers lesquelles il s'achemine et qui nécessiteront de dures batailles ne le rebutent pas et n'affaiblissent pas sa volonté et sa détermination. Et s'il ne se fait pas d'illusions sur ses forces, son idéal lui paraît propre à susciter de grandioses réalisations: «Non ces luttes ne refroidissent pas mon courage, mais j'y vais confiant comme si de ma vie je n'avais fait d'autre chose que de la bataille. Il est vrai que mes forces et ma vie sont bien peu de choses, mais ce peu consacré à une grande cause peut s'élever et grandir avec elle» (III: 98-99 mss — 8 septembre 1898).

B. Les objectifs du combat

Les grandes causes pour lesquelles il songe à se dévouer sont mentionnées dès le début de son *Journal*, alors qu'il croit sa santé fortement menacée, au point parfois de penser à une mort prématurée, et qu'il se

désolée à la pensée de ne pouvoir «se dépenser pour la religion et la patrie» (I: 24 ms. — 21 janvier 1896).

Cependant, ces rêves qui ont germé s'ancrent de plus en plus profondément en lui «maintenant que Dieu semble vouloir [lui] accorder la vie» et qu'il découvre la douloureuse situation où se voit plongé son pays:

Jamais en effet l'on est tant attaché à son pays que quand il est dans la misère et la détresse (...) Quand je vois mon cher Canada envahi de plus en plus par ce torrent qu'on appelle le libéralisme moderne; quand je vois la persécution menée sans masque contre l'Église canadienne, je me voudrais assez fort pour descendre dans l'arène, me joindre au petit nombre de lutteurs et faire respecter les choses saintes de ma nationalité et de ma religion. Hélas! Je ne puis rien. Mais ce sont là mes illusions, mes rêves à moi que je poursuivrai toute ma vie (II: 56-57 mss — 30 mars 1897).

Avec sa santé se fortifient ses ardeurs combattives et sa détermination et, quelques mois plus tard, il renchérit: «Oui, moi aussi je veux être soldat. Le combat, le grand combat de l'honneur, je le ferai. Ah! que vous avez de puissance sur mon coeur de jeune homme saintes choses de ma foi et de ma nationalité! Je voudrais vivre et mourir avec ce coeur que je me sens aujourd'hui, enroulé dans le plus auguste des drapeaux comme les paladins d'autrefois» (II: 136 ms. — 6 septembre 1897).

Ce désir qui sourd du plus profond de lui-même appelle une profession de foi plus formelle et, sept jours plus tard, Groulx inscrit dans son *Journal* une déclaration de principes dans laquelle il promet que quoi qu'il advienne, de quelque façon qu'il oriente sa vie:

La Religion et la Patrie, tels seront les deux amours constants de ma vie. À quelque carrière que Dieu me destine, mon coeur, mon âme, ma vie est à ces deux grands noms (...) Je serai soldat; ma vie sera une vie militante, je combattrai tant qu'il ne plaira pas à Dieu de briser les faibles armes qu'il m'a données.

Ma vie n'est plus à moi; elle est à celui qui me l'a donnée; elle est ensuite à mon pays. Je la lui donne, et m'écrie avec un enthousiasme et un accent d'amour que n'avait pas le gladiateur antique: «*Patria, te moriturus salutat!*»

Si Dieu m'appelle à ses autels, de ma robe sacerdotale, je ne couvrirai aucune iniquité. Mais si les carrières du monde me réclament, je ferai respecter chaque jour de ma vie, mon nom de catholique, et de français. Loin de moi les transactions véreuses. La voix de mes frères opprimés trouvera toujours en moi un appui et un défenseur (II: 140-141 mss — 13 septembre 1897).

Ce texte auquel il ajoute à la fin: «Signé: L.A. Groulx» prend l'allure d'un engagement solennel, d'un manifeste dont émanera une autre ver-

sion, écrite un an plus tard, le 15 septembre 1898, qu'il a signée également et intitulée «Les principes qui dirigeront ma vie».

Ces mots de patrie et de religion restent toujours accolés, soudés l'un à l'autre, et parfois l'un surgit sous la plume à la place de l'autre tellement ils sont indissolublement liés, car la religion est une composante nécessaire de l'amour de la patrie, puisque «en servant bien son Dieu on sert toujours mieux son pays» (*Ibid.*).

Il n'entre pas dans notre propos de faire le bilan de toutes les influences qui auraient pu marquer Groulx quant au choix des causes auxquelles il entend vouer sa vie. Mentionnons seulement que l'on retrouve ces mots de «Religio et Patria» sur la façade du Petit Séminaire de Sainte-Thérèse et que les discours et les enseignements des autorités, des professeurs et des invités d'honneur véhiculent largement ces mots et ces idées, de même qu'ils sont présents dans la biographie et l'oeuvre des hommes qu'il admire.

Mais ce discours peut-être pas forcément original à l'époque, c'est celui que Groulx reconnaît et qu'il fait sien lorsqu'il songe «au bon combat» et qu'il s'y «prépare» car «Quand j'ai bien connu ces mots: pays, religion, ils n'ont pas résonné à mes oreilles comme de vains mots, comme de futiles exclamations de rhéteur» (III: 40 — 31 janvier 1898).

Dans son mot d'adieu au deuxième cahier de son *Journal*, Groulx lui recommande, «si un jour une main indulgente feuilletait ces pages», de raconter les rêves et les sentiments qui l'«animaient au début de la vie»:

Tu lui diras que je voulais n'être qu'à Dieu et à mon pays; que jeune encore je leur ai voué ma vie, et que j'aurais voulu que mon dernier soupir leur fut encore utile, que le dernier battement de mon coeur battit pour ces deux grands amours.

Mes rêves d'avenir, tu les lui feras voir. Dis-lui bien que mon coeur n'ambitionna jamais les pompes ni les attractions du monde, mais les luttes, mais les fortes consolations qui croissent chaque côté du chemin de la droiture et de l'honneur. Dis-lui que, quand à cet âge, j'envisageais l'avenir, j'aimais à me voir, non comme un triomphateur porté sur les masses populaires, mais comme le défenseur acharné des grandes causes qui intéressent la patrie et la religion, mais comme le martyr de la probité, de l'honneur du droit insultés (II: 148-149 mss — 24 septembre 1897).

C. Les frères d'armes

Comme défenseur des nobles causes de la patrie et de la religion, il se doit de recruter d'autres soldats qui viendront eux aussi s'aligner sous le drapeau. Jeune collégien, il prononce devant ses pairs, en tant

que membre de l'Académie Saint-Charles, un discours dans lequel il leur lance un appel, à eux tous qui sont «catholiques» et «français» et donc, par conséquent, «luteurs et chevaliers». Il les exhorte à être soldats, car «Soldat, il faut l'être, il faut l'être à notre âge».

Mais «pour être soldat, il faut du caractère. Ô jeunesse de mon pays, espoir de l'Église et du Canada, souviens-toi que la grandeur de l'homme gît dans la grandeur du caractère et qu'un grand caractère suppose une volonté ferme mise au service de vrais principes et de saintes convictions.» Et malgré ce siècle qui en est un «de décadence et de démoralisation» et contre lequel la jeunesse a été prévenue «cent fois», il ne faut pas «mépriser le temps où nous vivons ni désertier les bonnes causes sous prétexte qu'on est seul à les défendre». Car, «rien n'est adorable après Dieu, s'écrie-t-il, comme une vérité proscrite ou une belle cause vaincue. On dirait ces châtelaines, de jadis, injustement condamnées qui attendaient qu'un chevalier prit leur défense, et combattit, en champ clos, sous leurs couleurs.» Et reprenant les paroles qui exprimaient ses propres convictions, il les presse: «C'est pourquoi, quand vous songez à votre avenir, aimez à vous y voir, non comme un triomphateur porté sur les masses populaires, mais comme le défenseur acharné et souvent vaincu des grandes causes qui intéressent la patrie et la Religion, mais comme le martyr de la Vérité, de l'honneur et du droit insultés» (III: 16ss mss — 6 novembre 1897).

Pour «vaincre dans les combats de Dieu et de la Patrie», il faut «des mains et un coeur purs» (VI: 59 ms. — 16 octobre 1908). Et peu d'adultes en ces temps de disette peuvent se prévaloir de ces dispositions, puisque à côté de ces «grands noms» que «l'histoire nous a jeté[s]», il y a malheureusement tous ces autres pour lesquels «nous avons le plus profond mépris(...) les traîtres et même (...) les indifférents.(...) les indifférents qui dans les luttes que nous traversons, croient avoir assez fait pour Dieu et pour le pays, en se croisant les bras et en assistant en spectateurs stoïques à l'écroulement de l'édifice social». «Ces hommes, reprend-il, nous les abhorrons, nous gémissons sur les destinées qui ont voulu que le Canada enfanta de pareils fils. Eh! maintenant, n'y en-a-t-il pas plusieurs parmi nous qui pourraient se préparer à gémir des gémissements sur eux-mêmes? Quels sont ceux d'entre nous dans le coeur desquels le désir est entré de devenir de véritables hommes, des hommes capables de travailler à la gloire nationale? Inconséquence sans précédent! Il est à douter si par tout le pays, l'on trouverait les dix justes de Gomorrhe» (II: 120-121 mss — 12 août 1897).

Combien même parmi les grands hommes, «la plupart des héros que nous admirons, que nous aimons, si beaux, si magnanimes à leurs heures de gloire» qui n'aient «payé le fatal tribut à l'adversité»? Comment expliquer que soit si «rare dans l'histoire», «le spectacle d'une

grande vertu aux prises avec une grande infortune et résistant avec la placide fermeté du roc aux tempêtes du malheur»? Comme il est difficile et douloureux de voir que «Quarante ans, soixante ans d'une vertu irréprochable et d'un courage sans défaillance ne les ont pu protéger contre une chute souvent lamentable» (V: 131 ms. — 15 avril 1902).

Groulx s'inquiète. Existe-t-il une nécessité naturelle qui pousse les hommes à se dépouiller de leurs grandes et fortes aspirations au sortir de leur adolescence? «J'ai lu parfois, et je l'entends dire bien souvent, écrit-il, que l'on ne conserve pas jusqu'au bout de la vie ce fond d'âme juvénile où à tant d'illusion et d'irréflexion se trouvent alliés de si nobles ardeurs, de si généreux enthousiasmes, de si dignes passions.» Mais «pourquoi l'homme se dépouillerait-il après l'adolescence de la meilleure partie de lui-même? Se peut-il que cela soit une nécessité des choses et que Dieu n'ait voulu voir l'homme grand, beau, noble, chevaleresque qu'à l'époque de sa première jeunesse» (IV: 98-99 mss — 9 juin 1900). Mais non, conclut-il, c'est l'homme qui est responsable de cet état de choses. Et pour contrer ces démons et ces faiblesses qui lui feront renoncer aux aspirations de sa jeunesse, à ce qui fait sa grandeur et sa noblesse, il «importe donc souverainement de se faire de bonne heure une âme faite à tous les échecs et aux pires dégoûts» (V: 131 ms.), de «créer parmi nos jeunes gens, des «Chevaliers du caractère» » (IV: 91 ms. — 23 mai 1900).

Comment expliquer que tant de jeunes aussi vont rejoindre ces veules, ces faibles, ces traîtres, ces renégats, leurs aînés? Comment expliquer que tant de grandes aspirations s'effritent en chemin, que les courages s'effondrent pour ne plus se relever et que les défections s'accumulent alors que l'enthousiasme et la généreuse volonté s'étaient déjà ligüés pour une lutte sans merci à la défense des nobles causes de la patrie et de la religion? À ces questions, Groulx répond que ce «mal, c'est l'isolement et le découragement comme conséquence naturelle». La jeunesse a «l'enthousiasme facile» et il ne lui «coûte guère(...) de s'enflammer de la plus belle ferveur pour les causes qu'on lui a fait voir nobles et élevées. Il n'est point d'efforts qu'elle ne soit prête à tenter, fallût-il pousser jusqu'à l'héroïsme». Cependant, «à la longue», il faut «une trempe bien peu commune pour ne pas se dégoûter vite d'une lutte de tous les jours, lutte où l'on n'est guère soutenu quand on n'est point trahi, et qui en définitive se termine par tant de défaites et par si peu de victoires» (V: 138-139 mss — Extrait de sa lettre à *la Vérité*, 26 avril 1902; aussi V: 118-119 mss — 4 avril 1902).

D'autre part, affirme Groulx, «le réveil de ses instincts généreux» fait peur et c'est pourquoi on essaie d'«endormir» la jeunesse en lui disant «qu'il n'y a plus de batailles d'idées; et voyant peu ou point de soldats à les défendre, elle se persuade qu'il n'y a plus de causes vaincues». «Plus de causes vaincues! s'insurge Groulx. Quelle ironie, quand

nos droits sont en tant de lieux foulés aux pieds, quand notre langue est méconnue ou mise à la porte des parlements, quand nos ennemis rêvent déjà tout haut la disparition de la race française! Plus de causes vaincues, quand les intrépides seuls à les défendre, sont appelés «esprits frondeurs», tellement le simple courage apparaît encore comme un excès!» (*Ibid.*)

C'est la jeunesse qui fournira au pays les preux dont il a désespérément besoin pour survivre. Le jeune homme qui aimait sa religion et son pays «de toute la sève de [s]on adolescence en attendant qu'[il] puisse leur dévouer les vigueurs de [s]on âge plus viril» (III: 52-53 mss — 8 mars 1898) espérait et suppliait: «Ô Dieu qui protégez les destinées de mon pays, qui avez présidé à son berceau, qui présidez à son agrandissement, accordez à la jeunesse qui doit devenir le peuple de l'avenir, de ne jamais forfaire à la loyauté, à l'honneur, à l'amour de la religion qu'ils se doivent à eux-mêmes comme Canadiens-français; et si ce n'est pas trop demander, épuisez enfin la génération des timides et des traîtres, pour greffer à l'a[r]bre de la nationalité l'ancienne tige d'héroïsme et de dévouement patriotique» (II: 106-107 mss — 25 juin 1897).

Au début de sa vie active et militante, l'homme s'interroge: «Mais ne sont-ce pas des rêves encore que tout cela?» Et de répondre: «Non, et c'est ma foi invincible. Non qu'un homme se dresse, qu'une voix s'élève enfin, une voix de bataille et de ralliement, et l'on n'aura pas assez de drapeaux ni d'épées pour toutes les jeunes mains qui voudront en tenir» (V: 116 ms. — 4 avril 1902).

Cet homme, il veut en investir la mission car il invoque le «droit de croire à la réalisation de [s]es rêves». Il se met à la tâche «comme si, dit-il, la jeunesse devait être la portion de mon héritage» (V: 80 ms. — 15 octobre 1901).

*D. Le choix des armes**

Université de Montréal

GISELLE HUOT

* À paraître dans la prochaine livraison.